

HISTOIRE DES SCIENCES

La mission jésuite en Chine : tempêtes, science et politique

Au XVI^e siècle, le jésuite italien Matteo Ricci et 13 confrères embarquaient pour la Chine. S'ils ne convertirent pas les Chinois au christianisme, ils leur transmièrent de nombreux savoirs occidentaux en astronomie, mathématiques et géographie.

Isaïa IANNACCONE

Le 23 mars 1578, une procession parcourt les rues de Lisbonne : elle accompagne 14 missionnaires jésuites au port, près de la tour de Belém. Parmi eux, l'Italien Matteo Ricci, mort il y a tout juste 400 ans. À l'aube du jour suivant, trois imposants navires descendent le Tage pour gagner l'Océan et faire voile jusqu'en Inde, qu'ils atteindront le 13 septembre à Goa, enclave portugaise, après avoir contourné l'Afrique. C'est le début d'un périple qui s'achèvera le 7 août 1582 à Macao, important comptoir commercial au Sud de la Chine dont les Chinois ont partiellement confié la gestion aux Portugais.

Bravant les terribles conditions des voyages en mer de l'époque, les 14 missionnaires de la Compagnie de Jésus ont embarqué. Leur objectif : propager et imposer leur foi aux « païens » de l'Empire du milieu. Dans leurs malles s'entassaient aussi livres et objets de science. Bien leur en a pris, car les Chinois seront hermétiques au discours missionnaire, et le défi de Matteo Ricci et de ses confrères se jouera sur le fil de la science.

À cette époque, qu'ils soient Français, Italiens, Espagnols, Portugais, les jésuites ont pour vocation d'évangéliser des peuples. Ils sont d'abord éduqués dans les prestigieux collèges de leur ordre religieux, pourvoyeurs pendant deux siècles de l'élite des savants – dont le mathématicien Marin Mersenne (1588-1648), René Descartes

(1596-1650) et Voltaire (1694-1778) –, ainsi que la plupart des nobles appartenant à la classe dirigeante de l'Europe des Lumières. Nombre d'intendants régionaux de France ont notamment été préparés dans ces collèges. Cinq années sont consacrées aux études grammaticales et littéraires, puis trois années aux sciences – mathématiques, géométrie, physique, géographie, astronomie –, à la philosophie et à la théologie.

Un voyage épouvantable

Après leurs études, s'appuyant souvent sur l'armée coloniale en place, les missionnaires partent convertir les peuples non chrétiens aux quatre coins du monde – Amériques, Inde, Japon. La Chine est la prochaine destination. Toutefois, aucune armée ne les y soutiendra cette fois : les Chinois veillent à ce que les Portugais ne s'aventurent pas sur le territoire au-delà de la presqu'île de Macao ; Matteo Ricci et ses confrères seront seuls, avec pour seules armes leurs convictions et leur savoir.

Leur premier défi est la traversée des océans, tant à l'époque il est courant de périr durant

le voyage. Les trois navires sur lesquels ils sont répartis – le *Saint Louis*, le *Saint Grégoire* et le *Bon Jésus* – sont des carques, de solides bateaux construits en bois de teck indien à Goa ou à Cochin, en Inde, et équipés de canons (20 à 28 bouches de feu).

Chaque équipage compte presque 120 hommes. À bord du *Saint Louis*, Matteo Ricci est inscrit sur la liste des passagers comme *romani philosophus* (philosophe romain). Les bateaux sont si lents qu'une lettre que le jésuite enverra de la Chine à son supérieur à Rome mettra 17 ans pour arriver en Europe ! Aussi écrit-il prudemment à son vieux père : « Je ne sais pas si ma lettre vous trouvera sur la terre ou au ciel... »



LE JÉSUISTE ITALIEN Matteo Ricci (1552-1610), fondateur de la mission jésuite en Chine, est célébré chaque année en Chine pour avoir amorcé les échanges culturels et savants entre Orient et Occident. Cette statue a été érigée à Pékin en son honneur. À partir de 1582, Ricci se consacra à ces échanges. Il s'éteignit à Pékin, où il fut enterré avec l'approbation de l'empereur.



© Bettmann/CORBIS

Si les caraques sont si lentes, c'est parce qu'elles sont lourdes : les nombreuses marchandises qu'elles transportent s'y entassent un peu partout. Souvent, les passagers doivent céder leurs cabines aux marchands, qui y entreposent leurs produits, et dormir sur le pont. L'entassement désordonné des personnes et des biens rend les navires instables et la navigation périlleuse.

Qu'allaient-ils faire dans cette galère ?

Mais ce n'est là que le moindre des dangers. Bien d'autres sont au rendez-vous : typhons, fréquents sur les mers orientales ; rochers et hauts-fonds marins que les approximatifs portulans – les cartes nautiques de l'époque – ne mentionnent pas ; vagues gigantesques en plein océan ; vents imprévisibles (on part de Lisbonne en mars et de Goa à Noël en comptant sur les moussons qui soufflent une partie de l'année

vers l'Est, l'autre partie vers l'Ouest). Le tout avec une instrumentation et des données géographiques peu fiables : la boussole devient folle au cap de Bonne-Espérance et la longitude est calculée grossièrement à partir de la distance *présumée* du navire au port qu'il a quitté...

Et que dire des dangers humains ? Souvent recrutés de force parmi des paysans, des pauvres gens, des prisonniers et des ivrognes, les marins sont inexpérimentés. De leur côté, les officiers sont embauchés en tant que nobles et non comme experts en navigation. Sans compter que les épouses et les filles des officiers excitent les matelots malgré les prostituées invitées à bord. Enfin, il faut aussi faire avec les clandestins se cachant pour échapper à de sombres affaires...

Dans ce paysage peu engageant, les jésuites organisent des messes et des processions à bord des navires et confisquent les dés à jouer ainsi que les livres licencieux des marins. Mais cela ne suffit pas à

conjuré les maladies, les pirates et les naufrages : on meurt de la typhoïde, du scorbut, de malnutrition, de la nourriture avariée, de l'eau polluée et même d'insolation. Pirates et corsaires, surtout anglais et hollandais, sillonnent l'Océan à la poursuite des concurrents de leurs gouvernements sur les marchés d'Asie ou à la recherche d'un butin.

Ainsi, seule l'obsession de gagner beaucoup d'argent (c'est le cas des marchands), ou celle de convertir de nombreuses âmes au christianisme (c'est le cas des missionnaires), pouvait justifier un tel voyage...

Matteo Ricci et ses compagnons ne sont pas les premiers jésuites à s'installer à

LA FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT PAUL du couvent jésuite de Macao, gravure du peintre allemand Wilhelm Heine (1854). Important comptoir commercial, cette presqu'île chinoise était en partie gérée par les Portugais depuis une vingtaine d'années lorsque la mission jésuite de Matteo Ricci débarqua, en 1582.